

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir un œdème simple d'une partie de la jambe se supprimer sous l'influence toute accidentelle, chez les sujets affectés d'emphysème pulmonaire, seul ou lié à une affection du cœur, et même chez des personnes généralement bien portantes, mais dont la respiration est courte. Eh bien ! dans l'espace de trente à quarante heures, la mort survient ; elle survient par une congestion pulmonaire, qui ne saurait être enrayée quoiqu'on fasse malgré les révulsifs de tout genre ; et quant à la saignée, elle ne fait que hâter le terme de la vie dans ces sortes de cas.

Mettez-vous donc en garde contre les maladies qui viendront vous consulter et qui se trouveraient dans ce cas. Soyez très réservé à leur égard, quant aux moyens que vous pourriez employer dans le but de diminuer et de faire disparaître l'affection dartreuse. C'est alors surtout qu'il ne faut pas craindre d'établir un exutoire pour remplacer la sécrétion qui s'était naturellement formée.

Telles sont les notions générales que j'ai voulu vous donner avant d'aborder l'histoire de chacune des maladies cutanées ; il fallait vous exposer nos doctrines. Rappelez constamment votre attention sur ces préceptes, vous dirigerez dans l'étude du diagnostic, et surtout dans l'application des nombreux moyens que la thérapeutique nous fournit pour la guérison des dartres, tel est le but que nous allons chercher à atteindre dans nos leçons suivantes. Observez vos malades, visez leurs maladies, non point seulement comme des affections locales ; recherchez-en, autant que possible, la cause ; appréciez les cas dans lesquels vous nous verrez employer des modificateurs généraux ; soyez, en un mot, médecins dans cette spécialité comme vous l'êtes pour toutes les autres maladies, et vous vous trouverez plus tard en état de diriger avec méthode et avec sagacité le traitement d'une dartre comme celui de toute autre affection. Pour nous, qu'une observation de tous les jours sur un vaste théâtre a mis à même de juger de l'influence des médicaments en raison des maladies et des sujets, nous ferons tous nos efforts pour vous initier, dans le plus court délai possible, à ce que l'expérience a pu nous faire acquérir dans le traitement des affections cutanées.

➤ Nous prions de nouveau ceux des médecins qui ne désirent point s'abonner à la LANCETTE CANADIENNE, de nous la renvoyer.

➤ Nous prions les éditeurs de journaux scientifiques et littéraires à l'étranger et en Canada, de nous adresser leur feuille en échange de la *Lancette Canadienne*.

LA LANCETTE CANADIENNE.

Montréal, 1er Février, 1847.

Nous éprouvons aujourd'hui une bien douce satisfaction, en parcourant toutes les feuilles politiques et littéraires, sur lesquelles nous avons pu jeter la vue, d'observer l'esprit d'approbation générale qui s'est manifesté à l'occasion de la première apparition de la *Lancette Canadienne* : tous les journaux publiés dans les deux langues et de quelques partis qu'ils soient, se sont montrés unanimes à reconnaître le bienfait pour ce pays d'une feuille médicale française, dirigée avec habileté et indépendance. Certes, nous sommes flattés des éloges que l'on a faits de toutes parts à cette publication ; nous sommes heureux de voir nos faibles efforts rencontrer un appui aussi sympathique chez toute la presse du pays.

Nous n'avons pas la prétention de faire, de la *Lancette Canadienne*, un journal de haute critique, dans lequel les points les plus litigieux, les doctrines les plus neuves de la philosophie médicale seront tour-à-tour débattus ; non certes, nous abandonnons ces questions aux journaux étrangers, qui se rangent, dans ces cas, parmi les antagonistes, ou les partisans de l'homme de génie qui cherche même à bouleverser les principes fondamentaux de la médecine ; notre tâche est plus humble, notre devoir à nous est de signaler, à la profession en général, les progrès de l'art de guérir, tant en Europe qu'en Amérique : 1^o, soit par des extraits nombreux des journaux qui s'y publient, soit par la revue des ouvrages qui offriront de l'instruction à la généralité de nos lecteurs ; 2^o, d'imprimer, à la profession médicale de ce pays, le cachet de dignité et de respectabilité qu'elle doit posséder ; de proposer des vues sages et libérales, empreintes de l'esprit de justice et d'égalité, sur l'important sujet de nos institutions médicales ; de réformer les nombreux abus qui se glissent dans la pratique et qui se propagent, même, à la faveur d'hommes éclairés. Voilà notre projet, voilà le programme que nous devons dérouler peu à peu, à mesure que nous avancerons dans cette carrière. Mais nous avons besoin de l'encouragement de nos compatriotes, ils ne doivent pas ignorer qu'un journal se constituant l'organe d'une spécialité comme celle de la médecine, ne

peut avoir qu'une circulation limitée ; il s'en suit que les déboursés sont considérables, et que la répartition générale de l'abonnement à laquelle nous nous sommes arrêtés, est celle qui nous offre le plus de garantie pour le succès de cette feuille.

La *Lancette Canadienne* sera toujours une arène scientifique, un champ libre, où les débats sur les intérêts généraux de la profession seront agités. Nous serons toujours flattés de recevoir les suggestions de nos correspondants, leurs pensées sur les grandes questions qui seront à l'ordre du jour.

Nous croyons qu'il est de notre devoir, ici, de présenter nos remerciements à tous ceux qui se sont intéressés à la prospérité de ce journal, à en faire ressortir l'immense avantage pour le public médical. Nous espérons mériter de plus en plus leur faveur par le zèle et le dévouement que nous apporterons à la rédaction de la *Lancette* ; nous osons nous flatter, enfin, que l'on continuera à lui faire un accueil aussi bienveillant, aussi empressé, aussi sympathique, que celui qui lui fut témoigné à partir du premier jour de son existence.

Nous remercions réception des journaux suivants, pour lesquels nous offrons nos plus sincères remerciements :—

Le Franco-Américain ; The Journal of Health ; The Boston Medical and Surgical Journal ; The Buffalo Medical Journal ; La Gazette des Trois-Rivières ; L'Echo des Campagnes ; La Revue Canadienne.

Nous traduisons l'article suivant du *New-York Journal of Medicine* :—

« Depuis quelques temps, la plupart des journaux qui échangent avec nous, se sont occupés d'un sujet important : à savoir, de l'insensibilité produite par la respiration d'un gaz ayant des propriétés particulières, et qui n'a fait son apparition dans la profession que tout dernièrement. Ces journaux rapportent que c'est un médicament brévété, et qu'on en effectue la préparation au moyen d'une solution saturée d'une substance narcotique ; on le respire au moyen d'un petit globe de verre à deux tubulures, il a l'effet de causer au patient un degré remarquable d'insensibilité générale, pendant un espace de temps variable, de deux à quarante-cinq minutes au plus ; il n'est pas prudent de s'en servir, même administré par des personnes habiles. Des conséquences graves sont survenues à la suite de l'administration de ce gaz chez des adultes de constitution délicate, et d'un tempérament nerveux. En résumé, nous pensons que c'est une préparation incertaine, dangereuse, qui doit être mise en usage que dans des circonstances toutes exceptionnelles. »

CORRESPONDANCES.

À L'ÉDITEUR DE LA "LANCETTE CANADIENNE."

M. L'ÉDITEUR.—Permettez-moi de vous féliciter, sur l'apparition de la *Lancette Canadienne*, dont vous avez gratifié la profession, comme d'un beau cadeau du jour de l'an. Je suis persuadé que mes dignes confrères, tant des campagnes que des villes, ne manqueront pas de vous prêter main forte dans une carrière qui promet d'être si utile aux médecins Canadiens, et dans laquelle vous vous êtes embarqué avec autant de zèle que de talents.

Pour ma première contribution, j'ai l'honneur de vous adresser les détails du cas ci-dessous, qui me semble être tout plein d'intérêt et d'instruction, autant pour les plus anciens que pour les plus nouveaux dans l'art de guérir. Grâce à deux grands hommes de la France, Dupuytren et Velpeau, les lésions du bas-ventre qui étaient, pour ainsi dire, entièrement méconnues, sont maintenant placées comme classe particulière ou spéciale dans la catégorie des maux dont l'homme est affligé.

Il y a des médecins, et je suis fier de dire pour l'honneur du Canada, que le nombre en est très exigé, qui ont l'indiscrétion, plutôt la bonhomie de dire que la médecine n'a pas fait de progrès depuis quarante ans,—avec, s'il était fondé, qui serait infiniment flétrissant pour la profession, puisqu'il n'y aurait qu'elle, la plus utile, qui aurait demeurée dans une criminelle paresse, tandis que toutes les autres sciences ont fait des progrès immenses dans le même temps. N'en déplaise aux pauvres hommes qui ont l'étrange hardiesse de prôner un tel dictum, je prétends que notre noble profession n'est pas restée en arrière. Ce serait insulter à l'intelligence de vos lecteurs, qui se tiennent au courant de leurs devoirs, que de prétendre éter tous les avantages qu'elle a acquis dans le laps de temps précité. Heureux serait-il pour le pauvre malade souffrant, si son médecin mettait en pratique le beau sentiment que vous avez si bien choisi pour mettre en tête de votre intéressant journal : « On ne peut être réellement médecin qu'à la condition de travailler toujours. » C'est un sentiment qui doit être comme l'étoile polaire et le point de mire de tout homme qui sait apprécier et l'importance de sa position et la dignité de l'état qu'il a dû embrasser, non seulement comme un « gagne-pain » mais aussi pour être utile à ses semblables souffrants, et par là, acquiescer la belle réputation d'être un médecin consciencieux, éclairé, habile, et un membre distingué, sinon un ornement de la société dont il fait partie.

Quoiqu'il en soit, je vais faire le récit d'un cas qui arrive plus souvent qu'on ne le pense, qui est bien difficile à soulager ou à guérir, et qui ne doit pas être ignoré, et conséquemment, nul soigné. Car, si on ne peut pas même guérir le malade, il est consolant pour tous de savoir que son état était connu, et qu'il ne fut pas traité en aveugle ni en charlatan. Mon ma-

lade a été enlevé après 54 heures de cruelles souffrances, chez lequel il y avait une complication de symptômes, mais dont la vraie pathologie ne pouvait être inconnue du praticien observateur : aussi n'y avait-il pas de différence d'opinion entre les consultants.

CAS.

Vendredi, le 1er du courant, à 3 heures P. M., je fus appelé auprès du Rév. M. S. Il se plaignait d'une douleur fixe, au bas et dans le côté droit de l'abdomen. « Le bout de votre doigt peut couvrir la partie, la douleur est beaucoup augmentée lorsqu'il y a l'action péristaltique des intestins, je souffre de violentes coliques à des intervalles de 20 à 30 minutes, pas de soif, mais la bouche est sèche. » Telle était la description que le malade lui-même donnait de son état. M. S. était âgé de 31 ans, d'un tempérament bilieux, de moyenne taille, peu musculaire, des habitudes les plus correctes, et habituellement constipé ; prenait de temps à autres l'il. hydrarg., suivie d'une poudre de sédlitz, et n'avait pas eu d'évacuation depuis 24 heures. La peau était humide et fraîche, le pouls environ 80 et très compressible, la langue blanche et épanouie. Dix grains de calomel, jalap et rhubarbe, lui furent donnés, ainsi qu'une drachme de tartre soluble dans une chopine d'eau, pour breuvage. Des sacs d'avoine ou de mouture réchauffés, furent placés et tenus constamment sur l'endroit où la douleur se faisait sentir. Je le vis encore à 7 h. P. M. Il avait eu une évacuation abondante et molle, d'un brun foncé et d'une odeur très forte avec beaucoup de vents. « D'ailleurs, beaucoup mieux, les coliques étaient moins sévères et fréquentes, mais la douleur était toujours dans la même place. » Cinq grains de calomel, avec un ext. d'aconite, et un demi ext. de belladone, en pilule, lui furent donnés. Ordonné de continuer les applications chaudes, le tartre soluble, etc., etc. Des lavemens avec de l'huile de ricin à être administrés durant la nuit, dans le cas où les douleurs augmenteraient, et qu'il n'y aurait point de selles.

Samedi, le 2, 9 h. A. M. « Passé la nuit bien agitée, le sommeil troublé, les coliques moins fréquentes, mais extrêmement violentes, la douleur toujours au même endroit. » La peau, le pouls, et la langue dans le même état qu'hier ; « point de douleur en faisant la pression, sauf en cette place. » Très abattu, yeux creux et colorés de jaune. Deux lavemens lui avaient été donnés durant la nuit, qui avait causés plusieurs selles liquides. Continués le calomel, etc.

12 h. A. M. Point de changement, 2 grains de calomel toutes les heures, fomentations, et bouteilles d'eau chaude aux pieds.

3 h. P. M. « Douleur fixe, et coliques plus fortes, » cependant il n'y avait ni disposition à lever les genoux, ni sensibilité de l'abdomen, excepté « à cet endroit particulier. » Une saignée de 22 onces fut faite ; lorsqu'il se sentit faible, eut une selle abondante et liquide, accompagnée de beaucoup de vents, et se trouvait beaucoup soulagé. Continués les remèdes.

7 h. P. M. « Mieux que jamais, mais cette petite place est toujours bien sensible, et les coliques, quoique moins fréquentes, sont très violentes. » Il fut ajouté un demi-grain de morphine au calomel et un vésicatoire fut appliqué sur la région iliaque droite. Les sacs d'avoine chaude furent continués.

Dimanche, le 3, 2 h. A. M. « Je fus appelé auprès du malade, qui était empiré subitement. « La douleur dans la partie lésée (iléo-inguinale) était excessive, s'étendant jusqu'à l'anus et à l'extrémité de l'utérus ; si vous pouviez seulement ouvrir cet endroit, disait-il, comme cela me soulagerait ; la bouche sèche, mais non altérée. » La peau fraîche, pouls 90 et faible. Des bouteilles remplies d'eau chaude appliquées aux pieds, etc. Le sang tiré hier est beaucoup inflammé, et malgré la dépression, j'appliquai douze sangsues sur l'aine.

Le malade avait été instruit de la nature de son cas, depuis le commencement. Je demandai qu'on vint à appeler d'autres secours médicaux, et dans deux heures j'eus le plaisir de recevoir les avis du Dr. Crawford. Le docteur concourut dans mon opinion, et dans le traitement qui avait été adopté.

Quelques gouttes de l'esprit aromatique ammoniacal furent données comme stimulant léger et diffusible. Des sacs de mouture trempés dans de l'eau chaude furent appliqués au-dessus des piqûres des sangsues, qui saignèrent passablement. On donna ensuite 4 grains de calomel, 2 d'ext. d'hyosciamus, et 2 d'opium, tous les quatre heures. Entre chacune de ces doses, on répéta le calomel et l'hyosciamus seulement.

9 h. A. M. A notre retour on trouva un changement frappant dans les symptômes. La peau était maintenant réchauffée, le pouls 120, petit et un peu dur, l'abdomen était devenu sensible et la douleur plus répandue. Les remèdes, fomentations, etc. furent continués.

1 h. P. M. Nous rencontrâmes les Drs. Campbell et McDonnell, qui furent de notre opinion quant à la nature de la maladie. La chaleur extérieure était beaucoup augmentée. « La douleur s'était répandue rapidement partout sur l'abdomen, » pouls 140 et petit, incompressible, la respiration hâtée. Dix-huit sangsues furent appliquées à l'hypogastre droit, et un grand vésicatoire sur l'épigastre. Les remèdes comme à l'ordinaire.

6 h. P. M. Je rencontrai encore les Drs. Crawford et McDonnell ; tous les symptômes défavorables étaient aggravés. A 9 heures, je vis le malade, encore avec le Dr. Crawford. La dissolution était évidemment prochaine. Je restai près de lui, et il conserva toute son intelligence, jusqu'à 2 h. A. M., Lundi, lorsqu'il expira. Les douleurs cessèrent vers les dix heures, le Dimanche soir, il put jouir de la tranquillité physique, et contempler l'approche de sa fin avec tout le calme et le repos du chrétien.